

## Introduction – La Philosophie allemande dans tous ses éclats

Ce nouveau numéro de la revue *Mosaïque* rassemble des contributions originales de jeunes chercheurs belges et français, doctorants ou chercheurs postdoctoraux, en philosophie de langue allemande. De prime abord, l'ensemble a de quoi déconcerter : chacune des douze contributions explore indépendamment des autres un aspect précis ou un moment bien délimité, soit de ce qu'il est convenu d'appeler la « philosophie classique allemande » (*klassische deutsche Philosophie*) (ou de l'un des débats qu'elle a généré avec des auteurs n'appartenant pas au classicisme), soit de la philosophie allemande contemporaine.

La première expression, conventionnelle en Allemagne mais moins fréquente en France, désigne traditionnellement la pensée de Kant et des ténors de l'idéalisme allemand qui lui succèdent : Fichte, Schelling, Hegel. Au besoin, elle court jusque Marx et Feuerbach, tandis qu'elle s'enracine dans la métaphysique leibniziano-wolffienne. Cette philosophie classique allemande entretient un rapport d'une complexité et d'une subtilité que nous n'avons pas encore parfaitement mesurées aujourd'hui avec la pensée romantique allemande au sens large, celle d'Iéna (les frères Schlegel, Tieck, Novalis, Schleiermacher) principalement, mais aussi, plus souter-rainement, celle de Heidelberg (Arnim, Brentano) et de Berlin (Kleist, Hoffmann). Enfin, certains dialogues que la philosophie classique allemande a entretenus avec des contemporains dissidents et sceptiques (Maïmon, l'Enésidème) ou kantien délibérément en retrait par rapport à l'impulsion donnée par Fichte au transcendantalisme dans les années 1790 (Reinhold, Beck) sont particulièrement importants.

La philosophie allemande contemporaine, quant à elle, commence sans doute avec les Jeunes Hégéliens, puis Schopenhauer et Nietzsche, avant de poursuivre sa route avec les néo-kantismes de Marbourg (Cohen, Natorp, Cassirer) et de

Baden (Rickert, Windelband), l'herméneutique d'un Dilthey, la philosophie autrichienne (l'école de Brentano), puis la phénoménologie de Husserl, l'ontologie de Heidegger, l'école de Francfort (Adorno, Horkheimer, Benjamin, Marcuse, bien plus tard Habermas, Honneth), jusqu'aux post-heideggeriens de taille (Gadamer, Arendt, Anders). Sommairement ramenée à quelques moments cruciaux de son développement, cette philosophie postérieure au classicisme ne cesse de se référer à lui, tantôt pour s'en faire la plus fine critique, en deçà même des traditions française et anglo-saxonne, tantôt pour s'en faire la grande continuatrice.

Seuls sont dignes d'intérêt l'inventivité de ces différents auteurs dans leur langue ainsi que leurs styles, leurs usages et leurs explorations toujours singulières des possibilités de la conceptualité allemande, par où ils ont réussi à faire émerger du « pensable » neuf pour les hommes de toutes les traditions et de toutes les langues. Ceux-ci auront à décupler la puissance de ces pensées en les traduisant dans leurs langues, leurs traditions, leurs paradigmes, de même que les philosophes classiques allemands ont su traduire, et donc aussi subvertir, le latin scolastique (notamment). On l'aura compris : que les philosophes traités dans ce numéro aient été de nationalité allemande ne nous importe guère ici. Il est remarquable, en revanche, que la conceptualité allemande sous toutes ses formes, c'est-à-dire ce que l'allemand « fait » à la pensée, la manière dont il agit « dans » le *logos* et nous oblige à le réinventer, continue d'attirer et d'exciter la curiosité des jeunes chercheurs en philosophie, en particulier de langue française. Plusieurs contributeurs de ce numéro sont d'ailleurs affiliés au *Centre d'études de la philosophie classique allemande et de sa postérité (CEPCAP)*, fondé et dirigé à l'Université de Paris-Sorbonne par Alexander Schnell, philosophe d'origine allemande installé en France. Ce centre se présente justement comme un lieu d'échange autour de la raison spéculative allemande, dont la puissante technicité, pour ne se croire en rien la seule et unique dépositaire des enjeux de la pensée occidentale, ou sa présomptueuse apogée, s'imagine plus volontiers comme un certain *style*

(qu'il faut bien sûr mettre au pluriel), une certaine manière d'ouvrir des portes, de systématiser et, dans un même élan, de déconstruire ou de fragmenter des problèmes métaphysiques traditionnels.

On comprend dès lors qu'il n'y a pas lieu de chercher la trace d'un unique fil rouge qui traverserait les études données ici à lire. Nous avons à dessein privilégié l'« éclat » et l'irréductibilité des perspectives, ce qui n'empêche nullement, bien au contraire, de voir proliférer de multiples fils les reliant les unes aux autres. Nous n'avons pas voulu proposer de variations autour d'un même thème, mais plutôt donner à lire quelques développements représentatifs de la recherche en philosophie allemande actuelle. Ainsi, on pourra se réjouir de ce que plusieurs séquences importantes de la philosophie allemande évoquées plus haut soient abordées dans un même numéro, séquences relevant tant du classicisme proprement dit (les études de Louis Carré, Quentin Person, Claire Pagès) ou de son pourtour historique (Fabrice de Salies), que de ses interlocuteurs sceptiques (Quentin Landenne) et romantiques (Augustin Dumont), de son héritage dans le projet transcendantal de Husserl, fortement représenté ici (Aliévina Hervy, Till Grohmann, Florian Forestier), de la philosophie de la technique d'un post-heideggerien dissident comme Anders, dont la pensée fait aujourd'hui l'objet d'un réinvestissement nécessaire (Chiara Pavan, Édouard Jolly), et enfin d'un Benjamin, chez qui la théorie critique de Francfort se mêle au messianisme juif (Akos Herman).

Augustin DUMONT